

Dans les sillons du premier chapitre

Pascale Guillaumin

Publié en février 2011 - Editia

Extrait

Écrite avec application à la craie blanche en haut à droite du tableau noir, cette date, je la fixe, la lis, la recopie mais ne peux l'effacer et encore moins la changer.

Me dresser sur la pointe des pieds, tenir la brosse verticalement, prendre de l'élan et sauter ne résout rien ; l'adulte et lui seul, d'un geste ample de la main, peut, au matin venu, toucher à cette indication du temps comme si dater et passer au jour suivant n'était pas une affaire d'enfant.

Mon travail d'école terminé, je range ma trousse, mes livres et mes cahiers. Consciencieusement. Le silence respectueux de ceux qui m'entourent vient de souligner une fois de plus l'importance de ce moment.

Au petit clic du fermoir de mon cartable, cette parenthèse des devoirs est refermée.

Dehors le soir tombe. Je me lève, retourne ma chaise dos à la table et vais éteindre. Me voilà de nouveau dans le présent, auprès de Justine et de Célestin, ces deux proches chez qui je viens deux soirs par semaine après l'école.

Né au siècle précédent, de « la classe de 16 », Célestin a connu la première guerre mondiale. Pas dans les livres. Sur le champ de bataille. Après avoir été blessé, puis envoyé dans les camps de travail, il est enfin rentré chez lui. Auprès des siens, il s'est remis aux besognes de la ferme. Comme avant. Quand la seconde guerre a éclaté, ce fut au tour de son frère de partir. Lui est alors resté, promettant à son cadet qui laissait une femme et deux enfants : « Je m'occuperai de tout tant que tu ne seras pas là. ». Un jour de juin, le jeune frère est tombé quelque part en Normandie. Dès lors, il est resté célibataire, consacrant sa vie à celles d'une jeune veuve, ma grand-tante Justine, et de ses filles.

Lui et moi avons soixante dix ans d'écart. Il pourrait être mon grand-oncle, il ne l'est pas. Aucun lien de famille n'existe entre nous. Comme pour éviter d'avoir à répondre « Nous ne sommes rien l'un pour l'autre » à ceux qui s'interrogent sur notre parenté, je l'ai abrité dès mon plus jeune âge sous le terme affectueux de « Pépé ». Petite fille, je ne savais rien de lui. Je n'avais besoin de rien savoir. Il m'aimait. Je l'aimais. Entre nous s'est installée une tendre complicité qui n'a jamais cessé de grandir. Dans les premières années, celle-ci n'avait rien d'exceptionnel ; elle ressemblait à toute relation entre grands- parents et petits enfants. Lorsque j'étais malade, il venait me garder, me racontait des histoires et jouait aux petits chevaux avec moi. C'est chez lui que j'allais après l'école. Je lui montrais mes cahiers. Il m'apprenait à jardiner. Plus tard j'irai même à lui apprendre des mots d'anglais alors que lui me racontera la première guerre mondiale. Il m'attendait lorsque personne ne savait que je pouvais passer. Il avait raison. Je venais. Mais revenons à ce soir-là...

Tous les trois assis dans la pénombre bleutée, nous pouvons maintenant deviser. Chacun évoque sa journée à voix basse puis se tait. Nous regardons-nous les uns les autres ? Lors des échanges, oui. Quand le silence vient s'installer, non. Pas eux. Moi si.

Je vois leurs mains se croiser sur leurs cuisses, leurs pouces commencer à tourner, leurs têtes s'incliner. L'obscurité croissante gomme peu à peu leurs joues, leur nez. De leur visage ne subsistent que des arêtes façonnées dans une glaise violette et des orbites d'ombres soulignées qui me portent bien au-delà de nos liens de parenté. Je ne me sens plus en compagnie de ma grand-tante et de mon Pépé mais de deux êtres pétris de souvenirs heureux, malheureux et douloureux. La guerre est passée sur leur vie. Dans leur tête, dans leur coeur et dans son corps à lui. Je l'ai su très tôt. Su ou senti. Je ne peux l'oublier. A cet instant-là, je sais aussi qu'au bout de la rue des enfants jouent, courent et crient. Moi, je suis là, dans cette cuisine du rez-de-chaussée. Ai-je ma place ici ?

Je le pense. Flattée.

Dans cette pièce aux murs jaunes que j'aime comparer à une cale de navire, j'observe, m'applique à saisir quelque chose qui pour l'instant me dépasse, persuadée que la vie me tapote sur l'épaule. Sans mot dire.

Ce mutisme ne m'effraie pas. Au contraire. Je décèle en lui un encouragement à poursuivre mes interrogations. Ainsi, sur quel océan et pour quel voyage embarquons-nous tous les trois ? Quelles sont nos destinations ? Quelles en seront les escales ? De quoi sera fait demain ? D'école pour moi... mais pour eux ? Ramassés sur eux-mêmes par l'obscurité comme par la proximité, relisent-ils leur passé ou considèrent-ils leur avenir ?

Si je m'emploie à chercher, à saisir, à vouloir comprendre, je perçois derrière leurs regards baissés mais non fuyants, le regard de ceux qui acceptent, qui apprennent à « faire avec » et qui s'appliquent surtout à ne pas oublier. Des regards fléchis vers la terre qui n'attendent pas tout du ciel.

Cette brosse rectangulaire...

Cette poussière blanche sur le tableau noir...

Vouloir effacer « aujourd'hui » pour dater « demain » relève d'une habitude scolaire. Pas d'un besoin. Je ne crois déjà plus vraiment à ce découpage du temps...

N'est-ce pas Justine ? N'est-ce pas Célestin ?

Assis bien droit sur le bord de son fauteuil capitonné en reps rouge, Célestin, soixante dix sept ans, tient sur ses genoux une grande boîte carrée. Vernie d'un côté, à damier de l'autre, elle sent comme les escaliers. Face à lui, je fais glisser mon index sur sa surface brillante et l'interroge du regard. Célestin sourit, se recule et se cale contre le dossier au tissu tout râpé. De sa main tremblante et tavelée, il désigne le petit fermoir doré. Je le relève du bout de l'ongle, puis soulève lentement le couvercle. Voilà la boîte devenue deux bacs carrés reliés par une charnière. A l'intérieur, plusieurs compartiments. A droite, tout un régiment de pions

serrés les uns contre les autres : des blancs jaunis, des noirs reluisants comme du réglisse. A gauche, deux timbales et deux dés. Un marron, un orange, piquetés de leurs points dorés. Au milieu, quatre séries de petits chevaux, rangés en quinconce. Célestin prend toujours les rouges et les jaunes, moi, les verts et les bleus. Les cavaliers se suivent mutuellement, se rattrapent et se mangent. La victime s'en retourne alors à l'écurie avec l'espoir de pouvoir ressortir. La partie peut ainsi durer longtemps. Les dés roulent dans un bruit sourd et rassurant. Malgré les apparences, rien ne presse. L'essentiel est de jouer ensemble. Pas de gagner. En attendant de faire mon double six salutaire, je passe le bout de mon doigt sous le cheval, là où le feutre est si doux.

Agenouillés dans le jardin à replanter des pieds de myosotis, d'oeillets et de pensées, Célestin et moi suspendons notre geste, levons la tête et restons bouches bées : au-dessus de nous passe un de ces gros avions argentés qui laissent parfois une rayure blanche dans le ciel. Que peuvent bien ressentir les passagers installés là-haut dans ce fuseau de métal ? Voient-ils ce bout de terre entretenu avec soin ? Nous aperçoivent-ils ?

Un jour ou l'autre je monterai dans cet engin pour connaître la réponse, pour découvrir cet aspect magique "être dans le ciel", "voir la terre", pour apporter la réponse au vieil homme. Comment ferai-je ? Je l'ignore encore mais en ai la certitude. Pour nous deux.

Tandis que les mésanges répètent sans relâche leur tierce mélancolique, nous nous remettons au travail. La planche sur laquelle nous sommes bouge un peu. Dans la cagette à nos côtés ne reste plus qu'un seul plant de fleurs. La motte de terre brune dans laquelle sont entremêlées ses racines exhale une odeur de forêt... Ces gens qui prennent l'avion... Célestin perce un trou avec le plantoir... Un monde différent de celui dans lequel mes proches et moi vivons, existe ; je le pressens tout en caressant les pensées, ces fleurs offrant un regard empli d'humilité, aussi doux que la texture de leurs pétales... Je dépose la motte fleurie dans l'orifice que je m'applique ensuite à reboucher délicatement avec mes doigts.

Peut-être que ces personnes assises là-haut, au-dessus de nous, voyagent pour leur profession comme les hommes en costumes et les femmes en tailleurs qui illustrent certaines publicités. Peut-être partent-elles en vacances. Peu m'importe. Je ne les envie pas ; je m'interroge seulement et m'estime plus chanceuse qu'elles car cette terre, si elles la survolent et l'aperçoivent, moi je la touche, la remue et la hume. Pas elles.

Ce matin-là, dans ma petite casserole en émail blanc, j'observe mon mélange de terre et d'eau. Un peu trouble mais bien marron, on dirait vraiment du café !

Je jette la petite brindille de noisetier avec laquelle je remuais mon breuvage et entre dans la maison.

A gauche, le fourneau en fonte avec ses rondelles s'encastrent comme des poupées gigognes, à droite, la longue table en cerisier massif. Personne. Une délicieuse odeur de cuisson se répand. Un pâté à la viande peut-être.... J'appelle Justine. Aucune réponse. Rien que le tic-tac de la pendule.

La main gauche bien à plat sur ma casserole, je traverse lentement la cuisine. Ne pas faire de

vagues... Au fond de la pièce, la porte de chambre est entrouverte. Je m'en approche ; la vieille femme aux cheveux gris relevés en chignon, les mains posées sur le rebord arrondi du pied de lit, fixe le portrait sépia accroché en face d'elle. Je baisse la tête et tiens fermement ma casserole ; il paraît que c'est la naphthaline qui sent si fort ici.

Le fil de laine ...

Passé, enroulé, glissé, tiré...

Sur l'index, sur l'aiguille, sous la boucle...

Justine monte les mailles de son prochain ouvrage.

Puis sur son aiguille calée sous son bras gauche, avec la rapidité d'un tour de passe-passe, elle jette le fil de sa pelote calée sous son bras droit.

Assise dans l'embrasure de la fenêtre, elle tricote, détricote et re-tricote d'une laine alors frisée, au rythme d'un cliquetis régulier.

Parfois elle anticipe l'arrivée d'un hiver sévère en confectionnant de gros chandails. Parfois elle pallie les méfaits d'un autre temps : celui qui passe. Elle rallonge, élargit et modifie.

Une maille. Une seconde. Une maille. Une seconde...

Assise dans l'embrasure de la fenêtre, les yeux perdus dans ses pensées, Justine assemble ainsi les minutes, tisse l'espace de ses journées et donne une chaleureuse consistance au temps

Les violet, noir et gris se superposent ou se complètent. De la tête aux pieds. Par-dessus, par-dessous. De la chemise au gilet en passant par la blouse, du tricot au collant en passant par la jupe.

Je les vois sur Justine sans même les remarquer.

Je les cherche quand ils viennent à manquer. Comme en ces jours de grande fatigue, lorsque la chemise de nuit en toile blanche n'est plus quittée de la journée. Où sont-ils ?

Les violet, noir et gris gisent sur la chaise à côté du lit. Sous leur amoncellement subsiste une part de la vieille femme. J'ose le lui dire. En toute innocence. Mais à m'écouter lui confier combien ces trois couleurs lui donnent bonne mine, son regard s'éteint. Je me tais sans comprendre. Attends.

Alors que sa main émaciée cherche la mienne dans les replis de l'édredon, de sa voix lasse elle me murmure : « Ces couleurs-là, vois-tu ma petite, je ne les ai pas choisies. Ne les aime surtout pas ! Elles sont couleurs de deuil, couleurs de non-vie. »

L'intégralité de ce texte disponible sur <http://editia.fr>